

La vision Mosellienne de la nature lorraine jusqu'en 1902.

(1^o partie)

Pour quelques Français, Lorrains en particulier, le nom de MOSELLY réussit encore à éveiller quelques vagues souvenirs de jeunesse, ceux des jolies dictées que l'enseignement puisa jadis abondamment dans ses oeuvres. Ces morceaux choisis, essentiellement descriptifs, ont contribué à asseoir fermement, tout en la bornant, sa réputation de peintre de la nature lorraine qu'il a su, il est vrai, évoquer avec justesse et sensibilité dans ses moindres nuances saisonnières.

Dès lors, on comprendra assez mal qu'on puisse s'attacher à déterminer la vision mosellienne de la nature lorraine jusqu'en 1902. Pourquoi cette date de 1902, qui, apparemment, ne signifie rien, sinon que MOSELLY avait alors 31 ans ? Tout au plus cette formule suggère-t-elle que la vision de la Lorraine avant 1902 ne fut pas la vision de la Lorraine après 1902 ; dans ce cas la conception que se faisait MOSELLY de sa province aurait évolué, et l'une des deux images serait nécessairement fautive. Le soutenir serait faire injure à l'écrivain qui passa son enfance, sa jeunesse et son adolescence à CHAUDENEY-sur-MOSELLE, et qui aimait suffisamment sa petite patrie pour en dresser dans ses oeuvres régionalistes, dont la première ne parut qu'en 1904, un portrait très fidèle.

C'est pourtant cet apparent paradoxe qui fait l'objet de cette étude menée à partir de documents inédits antérieurs à 1904, à savoir la correspondance familiale et surtout le Journal que l'écrivain nous a laissés. La nature lorraine que peint et chante si bien MOSELLY et dont il n'eut pas toujours l'exacte vision que reflète son oeuvre publiée, se circonscrit étroitement dans la vallée de la Moselle, entre TOUL et NEUVES-MAISONS, essentiellement dans

le site de CHAUDENEY et de TOUL, horizon limité et cher à son coeur, cuvette restreinte qui prendra vite aux yeux de l'étudiant, puis du professeur exilé, une apparence d'oasis paradisiaque assez voisine du mirage.

Profondément marqué par son passé exclusivement lorrain, MOSELLY quitta le Toulinois en Octobre 1888 pour la première fois de sa vie ; il avait 18 ans, et il n'allait pas loin : il s'installait à NANCY pour y faire ses études supérieures. Nul doute que sa fierté et l'espoir de réussir une brillante carrière universitaire et littéraire ne lui rendissent ce départ joyeux. Tournant délibérément le dos à une vallée jolie et chère, certes, mais où sa valeur et ses ambitions se sentaient trop à l'étroit, il se lançait à la conquête de la culture et de la société avec un orgueil et une assurance que justifiaient ses brillantes études secondaires au Collège de TOUL.

La déception n'en fut que plus brutale et plus profonde. Séparé d'une nature où il avait toujours vécu, obligé de modifier de douces habitudes bien enracinées, jeté brutalement dans la foule des autres, isolé parmi les "barbares" indifférents ou mesquins, le jeune étudiant découvre soudain les affres de la solitude morale et la valeur de tout ce qu'il a volontairement quitté. Le 17 Octobre 1888, quelques jours après son départ, il écrit à ses parents : *"C'est bien facile de se souhaiter loin de la maison et de se promettre monts et merveilles ; quand on est parti, on voit qu'on n'est jamais si bien qu'à où on se trouvait si mal...."*

La privation révèle les besoins et excite l'appétit. S'il est vrai qu'on n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers, MOSELLY en emporte du moins le culte fervent, et sa nostalgie, loin de se démentir avec le temps, ira croissant au fil des années. Dès son départ il s'est installé dans le souvenir et, bien que ses ambitions et ses succès lui inspirent

parfois un ton assez détaché, il s'aperçoit de plus en plus que son âme est enchaînée au Toulinois ; le 2 Février 1893 par exemple il écrit de LYON où il terminera ses études en 1895 par un succès à l'Agrégation : *"Tous ces voyages et ces séjours dans de grands centres me font voir de bien haut et de bien loin ce petit monde de CHAUDENEY. Pourtant je caresse malgré tout le rêve d'y revenir toujours m'y retremper ; il y fait si bon ! Et la Moselle, quelle charmante rivière ! Ce petit coin de terre où j'ai grandi me tient au coeur"*.

La petite patrie lorraine, la seule en réalité, c'est un ensemble de souvenirs chers, d'habitudes heureuses, et un fin tissu de liens affectifs solides, le tout situé dans un cadre unique dont le besoin a été révélé par l'exil auquel MOSELLY s'est lui-même condamné.

Très vite MOSELLY a appris que la culture qu'il acquiert ne lui apporte pas le bonheur qu'il en avait escompté ; elle lui procure certes un orgueil légitime et de subtiles joies intellectuelles et esthétiques, mais en revanche elle affine sa sensibilité déjà naturellement susceptible et fera de lui un *"écorché douloureux"* semblable à ces sensibles dont la corolle se referme au moindre contact. Trop délicat, trop intègre, il est aussi trop vulnérable. Il se replie sur lui-même, se confîne dans un isolement prudent et se tourne vers la nature avec autant plus de grâce qu'il sent parmi les laides bâtisses des villes que la contemplation des campagnes calmes est la condition essentielle de son bonheur, un besoin quasi physiologique qui s'affirme avec le temps et qui s'exaspère parce qu'il est rarement satisfait.

Il est significatif que MOSELLY ouvre son Journal en Septembre 1890, par cette définition du sentiments de la nature : *"Aimer, comprendre la nature ! C'est peut-être le calme, le*

"sourire de notre vie. Nous sortons de notre être. Loin d'être confinés dans notre âme, par un éclair, jamais décevant nous touchons enfin aux joies les plus sereines. Nous doublons, nous multiplions notre existence et nous y faisons entrer la plus grande part de bonheur qu'elle comporte.

"Le pieux est de pénétrer dans le sanctuaire, du premier coup, par une intuition du cœur, par un effort de la sensibilité, non pas par l'initiation lente de la science et de la raison. Aimer, là surtout, c'est comprendre. C'est l'oubli de toute souffrance, c'est le charme infini de la pensée bercée par l'horizon, par les couleurs, par les parfums".

Seule réalité vraiment consolante et trop souvent interdite, la nature de MOSELLY n'est pas celle des peintres ou des promeneurs du dimanche ; elle est le paradis de la rêverie solitaire et de la sensation multipliée, le temple sacré où l'initié s'abandonnera corps et âme aux impressions balsamiques.

Aussi emporte-t-il dans les villes laides un trésor d'images précises et colorées, toutes empruntées au site charmant de CHAUDENEY, le seul qu'il connaisse, le seul vers lequel il puisse tourner ses pensées pendant les heures tristes vécues dans sa chambre d'étudiant et d'exilé. Il en est réduit à souhaiter et à savourer longtemps à l'avance ses retours périodiques au pays et à demander fréquemment à ses parents des nouvelles du jardin et de la campagne.

- Le 13 Mars 1891 il écrit de NANCY : *"Quelles promenades nous allons faire par nos belles campagnes pleines des premiers chants, des premières grâces de l'année. A cette pensée je m'attendris".*

- En Avril 1891 : *"Les asperges poussent-elles ? La campagne doit être fleurie. Y a-t-il des poires, des pommes, des pêches en espérance ? Répondez-moi".*

- Le 20 Juin 1891 : *"Quelles bonnes vacances je vais passer, n'ayant plus aucune inquiétude. Il y a une bonne odeur de foin à la*

"Pépinière qui me laisse pressentir les jours heureux que je vais
"passer là-bas avec vous".

- De LYON, le 2 Février 1893 : "Parlez-moi de la maison,
"du village, que sais-je ? de l'herbe qui verdoiera bientôt, des
"vignes, de tout. Vous ne pouvez croire, à cette distance, combien ces
"petits riens me deviennent chers et me parleraient de vous".

- En Mai 1894 enfin : "Je voudrais être avec vous. Enfin,
"patience, encore deux petits mois.... Les foins doivent pousser. Je
"ne suis pas allé à la campagne voilà au moins trois mois.... Le
"jardin qui était si bien en fleurs doit promettre beaucoup de fruits ;
"soignez-le bien....".

On le voit, le besoin d'affection et le besoin de la nature sont intimement mêlés dans ces élans nostalgiques, mais les évocations de la nature lorraine sont bien peu fournies encore et bien peu étendues ; on peut y ajouter quelques rares descriptions du Journal, mal localisées et toujours utilisées comme cadre à des analyses de sentiment qui retiennent toute l'attention de MOSELLY. C'est, somme toute, peu de chose en 7 ans ; l'étudiant est avant tout préoccupé par ses études et il n'a pas encore perdu son bel enthousiasme. Les rares coins de verdure qu'il découvre dans les villes lui permettent d'ailleurs de calmer momentanément sa nostalgie ; aux derniers beaux jours de l'automne ou au printemps il aime consacrer quelques heures de ses journées à une délicieuse flânerie dans le parc de la Pépinière à NANCY, auquel le premier sourire des beaux jours donne dit-il "un calme, un grâce infinie, une fraîcheur" qui l'émerveillent ; à LYON, il fréquente les jardins publics et erre sur les quais du Rhône. Piètres consolations !

En 1895, la fin de ses études le rendra à la nature. L'esprit plus libre, disposant de plus de loisirs, il va enfin pouvoir satisfaire sa fringale de sensations. Mais le

métier qu'il a choisi le condamne à un exil perpétuel entrecoupé de vacances d'été trop courtes à son gré. Nommé professeur à MONTAUBAN, il visite la région qui n'aura bientôt plus de secrets pour lui et il se plaît désormais à noter dans son journal, et pour son seul plaisir, les impressions ressenties au contact de la lumineuse nature du Midi, puis celles qu'il a goûtées en Bretagne lors d'une randonnée à bicyclette autour du golfe du Morbihan et à Belle-Ile, celles enfin dont il jouit dans la région d'ORLEANS où il est nommé en 1899. Serait-il en train d'oublier sa Lorraine ? Quel effet font sur lui des sites aussi différents de celui de CHAUDENEY ?

Ces expériences successives vont l'obliger à juger et à définir avec plus de précision ses goûts personnels, qui s'avèreront assez tyranniques.

LYON, la ville du brouillard, lui avait offert parfois en Octobre, *"un décor à souhait pour la séduction lente et réfléchie des yeux, non pas ces tableaux qui s'imposent par des effets de lumière crue ou des tonalités heurtées, mais un paysage d'une douceur, d'une spiritualité vibrante... , un cadre assorti, sans trop de rouge ni d'or criard, à cette aquarelle passée qu'est (sa) vie"*, bref un paysage dont les formes et les couleurs se fondent parfois en une harmonie de demi-teintes voilées, douces à l'oeil et propices à la rêverie. Il écrira plus tard dans son journal : *"Harmonies de la nature, cela existe. Il faut en avoir le sens, trouver dans un paysage dans un pays l'impression centrale, le caractère auquel se rapportent tous les autres"*. Retenons ce premier trait de la nature chère à MOSELLY.

Malheureusement la contemplation de cette harmonie est rare à LYON, ville grise et terne, et le brouillard moite qui noie trop souvent la ville lui arrache le 10 Février 1892 cet autre aveu, que nous retiendrons également : *"Tu sais si c'est ma gaieté, la lumière, et si je préfère à cette tiédeur obscure qui nous enveloppe ici l'air plus vif de nos pays du nord"*.

Le départ pour MONTAUBAN avait donc de quoi l'enchanter et lui faire peur à la fois. Il est d'emblée conquis par cette région lumineuse dont la débauche des couleurs émerveille son oeil artiste ; dès son arrivée il chante son enthousiasme devant la richesse somptueuse du Midi à laquelle il convient d'ajouter *"un soleil dont nos plus chaudes journées de Juillet ne sauraient vous donner l'idée, un ciel d'un bleu ardent, des coiffes roses, des parapluies bleus et rouges, par-dessus tout la ville dont les briques rouges brûlent dans le plein air"*. La région montalbanaise qu'il décrit souvent dans son Journal, est un *"cratère d'or"*, *"une coupe débordant de lumière"*.

Mais trop ne vaut guère mieux que trop peu. On ne tarde pas effectivement à trouver sa plume en Juillet 1897, c'est-à-dire à la veille d'un retour en Lorraine : *"Nous aspirons après la bonne chaleur de la Lorraine, après ses belles journées d'août et de septembre. Nous allons faire de longues promenades..."* Et il ajoutait : *"Je me méfie de cette chaleur torride qui m'a joué l'an dernier un si vilain tour"*. Son séjour à MONTAUBAN l'a certes habitué *"aux hivers tièdes et ensoleillés du Midi"*, mais il lui a appris aussi *"que le froid est meilleur pour (sa) santé"*. Tout est relatif.

Cette chaleur estivale qu'il semble aimer particulièrement tout en la redoutant doit donc être nécessairement corrigée par un autre élément, que le voyage en Bretagne va nous révéler. Cette province austère lui plaît par sa solitude et sa pauvreté sauvage, mais, outre l'effet débilisant que dut faire la mer sur son tempérament nerveux, il souffrit du manque de fraîcheur de l'arrière-pays ; et renaît alors le souvenir de sa Lorraine qui le poursuit sur la lande bretonne. *"Le ciel entrevu au sommet des collines est plein de nuages nacrés, serrés, tout pareils à ceux de nos cieux d'automne alors qu'on vendange et que les grives chantent dans les pampres grêles."*

*"Un rapide regret m'effleura le coeur, m'emporta vers la terre natale, pauvre
comme celle-ci, si lointaine. Mais nos vallons ont des eaux si claires sous
les feuilles ! L'air y est frais et limpide".*

Si la Lorraine tient une place très restreinte dans le Journal des années 1895-1900, elle est pourtant toujours présente dans l'esprit de MOSELLY, à l'arrière plan en quelque sorte, et comme élément de comparaison. Au terme de ces expériences successives elle lui apparaît finalement comme le seul cadre privilégié alliant à la fois le calme, l'harmonie des formes et des couleurs, une lumière limpide et pourtant tamisée, moins crue que celle du Midi, une chaleur moins torride aussi, une fraîcheur bienfaisante des verdure abreuées d'eaux qui sourdent de partout.

Aussi surprenant que cela paraisse, CHAUDENEY-sur-MOSELLE est devenu un paradis terrestre, et, en 1900, la Lorraine fait soudain irruption dans le Journal, qu'elle envahit. Il n'y a plus qu'elle, on ne voit plus qu'elle au fil des innombrables descriptions où la sensation est notée pour elle-même, où sont ressassées les mêmes impressions prodiguées par une nature merveilleuse où se retrouvent toujours tous les éléments que nous venons de déterminer. Tous les sites y passent et repassent : les berceaux de verdure des bords de la Moselle, les prairies gorgées d'eau, les côtes où filtrent les sources, les friches colorées, les vallons frais, les bois ombragés et néanmoins parés de lumière qui dominant cet Eden uniformément harmonieux, vert, lumineux, chaud, frais et calme. Il faudrait lire tous ces fragments de longueur très inégale et récoltés pêle mêle par l'écrivain pour s'en convaincre ; j'en choisirai quelques-uns pour illustrer ces divers caractères généralement indissociables et pour montrer combien leur combinaison donne dans l'esprit de MOSELLY une tonalité étonnamment stable et permanente.

On remarquera dans tous ces fragments combien MOSELLY y est sensible à l'unité d'impression que produisent toutes les

sensations de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du toucher mêlées en une harmonie qui ne sacrifie nullement l'acuité de chacune d'elle.

Voici par exemple un après-midi d'automne dans le village lorrain : "Un grand silence tombe dans les jardins où les "marguerites d'automne, simples, roses et bleues, bordent les plates-bandes enserées de tuiles cassées, où les tournesols bruns, énormes, "penchent leur disque aux graines serrées, où les chasselas mûrissent "sur les treilles, parmi les feuilles qui jaunissent. Des nuages d'un "blanc éblouissant où se reflète la lumière s'étalent dans le ciel "pâle, et des souffles par moments passent dans les sapins et y font "des chants lointains, nostalgiques. Alors, dans le grand silence des "jardins, on n'entend plus que le ronronnement des machines à battre".

Attendons quelques heures, la nuit tombe sur le village désert. "C'étaient des nuits claires et transparentes comme des "jours ; devant les granges on avait laissé des charrettes de foin qu'on "n'avait pas eu le temps de rentrer avant la nuit. L'odeur flottait, "éparse dans la nuit, En passant auprès des étables on entendait la "respiration douce des bêtes, et des bruits de chaînes qui sonnaient "contre le bois des crèches".

Laissons le village et montons dans les friches qui étendent leur abandon au flanc des coteaux : "Le printemps "y est charmant. Les boqueteaux sont tapissés d'une herbe sèche lavée "par les pluies d'hiver, où poussent des touffes de violettes. A "certains endroits, où surplombent des roches, il est des creux d'ombre, "des sources y suintent et tombent goutte à goutte, dans le silence "d'une pierre moussue, dans la vasque d'argile molle.

"En automne, il y fait bon rêvasser, tandis que des feux de "pâtres allumés dans la prairie rougeoient au crépuscule, et que leur "fumée s'étale dans la vallée au-dessus des eaux pleines de clartés "vespérales, comme une vapeur bleuâtre et laiteuse. Des odeurs y "traînent, parfums de fleurs, senteurs d'herbes brûlées, arômes de

"sapins dans les champs".

Puis nous redescendrons dans la vallée pour admirer de plus près la tranquille rivière qui y serpente : "C'est une joie, par les claires matinées de Septembre de parcourir la vallée de la Moselle en suivant les chemins de halage. Sur les montagnes qui l'enserrent, ces bois de chênes baignent dans des vapeurs bleues, étalent leurs cimes carressées par la lumière matinale, et tout au-dessus, le ciel d'un bleu pâle, voilé. Au fond, la Moselle avec sa diversité d'aspect parsemée d'îles où des roseaux balancent leurs fins panaches bruns, où des saules s'échevèlent d'argent tandis que des vaches rousses meuglent doucement".

"D'autres fois, la rivière se partage en petits ruisselets, en canaux où se reflètent joyeux les ponts de pierre blanche, où l'eau frétille, rit, glisse sous le soleil qui y tombe en paillettes d'or. Parfois, la route longe de grands bois emplis d'ombre et de fraîcheur qui vous soufflent au visage une bonne odeur d'herbe mouillée, de feuilles humides, de terre....".

La quasi totalité de ces fragments est nettement située dans l'espace et surtout dans le temps et l'on est frappé par la fréquence des descriptions saisies au printemps et en automne, et de préférence le matin et le soir, c'est-à-dire, à des moments du jour et de l'année où la lumière est moins crue et, phénomène curieux, toujours accompagnée de brumes légères ou de vapeurs transparentes qui donnent parfois au paysage un aspect assez irréel.

L'une de ces aquarelles se termine par un aveu que nous ne laisserons pas échapper : Et l'automne, quelles nuances délicates ! "Le soleil pâlit, sur la rivière traînent des échappées de brume bleue, dans la vallée, sur les prés, monte au soir un brouillard vaporeux, tout est gris et léger, d'une légèreté de duvet, la lune se lève à l'horizon, indistincte, effacée, quelques lignes, elle se fonce en montant, elle est d'un vert pâle... Les tons du couchant paraissent trop vifs, je me détourne, j'aime mieux voir leurs reflets dans les mares, que plissent

"des souffles frais".

C'est à ras de terre que MOSELLY moissonne les reflets de la lumière dont il traque les nuances les plus délicates dans les détails les plus insignifiants, sur les feuilles argentées des saules, dans le sillage de bave argentée que laissent les limaces sur les feuilles, dans l'ombre des monts, dans les nuits jamais tout à fait obscures de la campagne lorraine, dans les sous-bois transparents aussi dont les détails sont inondés d'une pluie de lumière, d'un poudrolement de soleil.

Mais c'est toujours l'harmonie des tons qui l'émerveille, la symphonie des teintes voisines dont l'accord ravit l'oeil, comme ces verts nuancés des côteaux de vignes aux feuilles larges et drues : *"Leur vert était rehaussé, accentué par les taches bleues qu'y avaient laissé les sulfatages ; les côteaux s'étalaient comme un velours somptueux éclairé d'émeraude jusqu'aux peupliers qui fermaient l'horizon"*.

Symphonie plus contrastée et plus mystérieuse aussi des noirs et des blancs aperçus dans l'eau dormante à l'ombre des verdure de la Fontaine Eloi ; *"un trou d'eau dans un pré, sous des peupliers et des saules ; une sorte de puits dans la terre, plein d'insectes, de cyprins grêles ridant la surface de l'eau de leurs entrechats ; des lentilles d'eau parmi lesquelles pointait l'oeil d'or d'une grenouille, et dans l'eau noire descendaient des insectes noirs, allongés, des aérophiles qui tenaient dans une patte une bulle d'air qui brillait comme un corselet d'argent"*.

Ou bien symphonie étrange et pourtant exacte des tons rouges notés sur les bords de la Moselle : *"Après des journées de chaleur, tout à coup descendaient du haut de l'air des brumes qui roulaient sur les arbres de la côte ; l'air devenait immobile. La rivière était comme une glace, frôlée seulement par des mouches, et dans les clartés sanglantes qui rayonnaient du soleil énorme, au disque rougeoyant noyé de brumes, les pêcheurs de la rive, comme dans*

une féerie ou un conte des mille et une nuits, retiraient coup sur coup
"des poissons rutilants, inconnus, des brèmes dorées pareilles à des
"lingots de métal dont les nageoires s'avivaient de sang".

La Moselle, "ma rivière", disait MOSELLY qui lui emprunta
son pseudonyme, est incontestablement le site le plus souvent
évoqué dans le Journal, où les couchers de soleil sur la nappe
tranquille sont légion. L'amour tout particulier que MOSELLY
porte à sa rivière calme provient du fait qu'elle seule procure
en pleine canicule la fraîcheur dont a besoin MOSELLY, sans
pour autant le priver des jeux subtils de la lumière, bien au
contraire, qu'il les surprenne sur la rivière elle-même ou dans
les "mortes", sous les frondaisons ombrageuses, comme dans ce
fragment significatif : "Parmi les joncs du fond vaseux des bulles
de gaz montent, qui crèvent sur la surface de l'eau, des plaques irrisées
qui miroient, aux couleurs d'arc en ciel, des huiles nées de la décompo-
sition des végétaux. Sous le feuillage des aulnes, des raies de soleil...
vibraient, dansaient, zébraient le dôme vert, et quand on avançait la
tête hors de l'ombre, les yeux étaient brûlés par la réverbération du
soleil sur la nappe éclaboussée, braisillant d'un éclat de métal fondu". +

P. GOUDOT

Professeur de Lettres

Conférence donnée
le 10 Février 1965 lors
de la remise du Prix MOSELLY

+ La suite de cette monographie sera publiée dans le prochain
numéro d'Études Toulouses (Octobre 1974).